

OLIVIER DOMBRET

---

JOURNAL  
D'UN JEUNE BRANLEUR

...

*Pour la Rue*

*Mon âme est maelström noir, immense vertige autour du vide,  
aspiration d'un océan sans fin vers un trou dans le néant ;  
et dans ces eaux, plutôt ce vortex, flottent toujours les images  
que j'ai pu voir et entendre à travers le monde*

(Bernardo Soares / Fernando Pessoa,  
*Le Livre de l'intranquillité*)

## I. FABRICATION D'UNE MERDE

*There may be flies on you and me, but there are no flies on Jesus.*  
(Hunter S. Thompson)

1.

Alors, vous voulez quoi ? La vérité ? La Vérité ?! Putain mais la Vérité y a bien longtemps qu'on l'a vendue à la télé ! Et tout ça pour quoi hein ? Qu'est-ce qu'il nous reste alors ?

Écrire pour tromper l'ennui ? Parce que je m'emmerde à en crever ? C'est pas mieux que le sexe ou la drogue mais on peut pas tout faire en même temps pas vrai ? Peut-être parce que j'en ai plus rien à foutre de rien ? Ou simplement parce que j'ai rien de mieux à faire – mais c'est pas ça qui compte, je veux dire qui compte vraiment. Alors je reste vide.

Ouais on s'est bien fait avoir. Piégés. Prisonniers de nos vies. Mais on s'habitue à tout – même à l'ennui. Il s'est immiscé doucement dans mon univers, sans violence, presque silencieux. Mais il est là. De plus en plus là. Il a fait son nid. À présent je peux le sentir remuer en moi, infiltrer les recoins les plus obscurs de mon corps, les parcelles les plus secrètes de mon âme. C'est lui qui m'inonde, me ronge le cœur. C'est lui qui masque l'odeur de ma peau, lui qui murmure à mes oreilles, lui qui distille son venin jusque dans mon sommeil. Cette saloperie tue les rêves avant même qu'on ne s'en aperçoive. L'ennui fait de vous sa chose. C'est une douleur innocente, agréable même. Je m'efface. Toute résistance est inutile. Je suis l'Ennui.

*So long, Johnny, we never really liked you anyway. Mahalo.*

Mais assez de toute cette merde, finies les conneries ! On est là pour s'éclater, pas vrai ? Vous inquiétez pas vous en aurez pour votre pognon, je suis à vendre. Comme tout le monde. Emmenez-moi sur les plateaux de télé, j'ai plein de trucs à dire. Comment la jeunesse a vendu son âme à MTV. Pourquoi j'ai envie de tuer tout le monde. Pourquoi tout le monde a

envie de tuer tout le monde. Pourquoi la télévision est la seule réalité. Tout ça et bien plus encore ! Venez. Vous êtes tous invités.

2.

*I am my own parasite / I don't need a host to live.* Assommé, vautre sur un canapé, peut-être ne suis-je pas vraiment seul. Ça n'a aucune importance. Plein de joints écrasés dans les cendriers, sans doute. Que personne ne parle. C'est mieux comme ça. La télé nous dira quoi faire. *We feed off of each other / We can share our endorphins.* N'importe quelle ville. Bruyante, sale, pleine de putes et de tox, de bars et de racailles. Tout ce qu'il faut, c'est une paire de couilles. Le reste n'a aucune importance. Je ne me sens pas concerné. Même quand je pinte dans un pub londonien devant Arsenal - Chelsea. Même quand je m'agenouille dans une église quelque part en Italie. Même quand je m'écroule ivre mort dans un lit qui n'est pas le mien. Peu importe, toutes les villes se ressemblent. Les mêmes gens et leurs sales gueules. Les mêmes objets inutiles qui s'accumulent dans les mêmes magasins. Les mêmes saouards buvant la même gnôle. La même merde partout, peu importe où on va. Les villes sont mortes il y a longtemps déjà. Alors c'est ça hein ? On en est là ? La Grande Cité finalement désincarnée. Un avant-goût de l'enfer... Mais c'est quoi l'enfer ? Un endroit où la télé rediffuse les dix saisons de *Friends* en boucle pour l'éternité ? (Non parce que si c'est ça, on n'en est plus très loin !) *Doll steak, test meat.* Foutez le camp. Fuyez maintenant. Abandonnez vos familles. Planquez-vous. On est tous foutus. *I own my own pet virus / I get to pet and name her.* Et la télé me murmure « tout va bien, te tracasse pas, tu verras. *C'est comme une balade en voiture, mais dans le coffre* », alors je respire et remercie Dieu pour toute cette beuh qui m'anesthésie, cette musique assourdissante qui couvre les hurlements terrifiants

de mon âme, oh ! et aussi pour la Télévision qui me montre le monde en Technicolor™, heureux d'être là, vauté sur le canapé avec un joint en main, occupé à distraire l'Ennui. *Her milk is my shit / My shit is her milk*. Je réalise que je me suis un peu égaré, mais c'est pas grave. Après tout, il n'y a aucune règle. Amusons-nous. *Your scent is still here in my place of recovery*. Kurt Cobain dégueule dans mes oreilles. Quel endroit merveilleux. Que personne ne parle. C'est mieux comme ça.

3.

Faut pas se fier aux apparences. C'est moi qui décide. Je fixe les règles du Jeu. Même si au fond je sais pertinemment qu'il n'y a ni règles ni Jeu. La contradiction est la clé. Je pense à Bukowski. À Céline. Aux Chiens Célestes. À tous ceux qui n'en ont rien à branler de rien, qui bravent l'Ennui avec leurs couilles. Je pense à toute la gnôle qu'on s'est envoyée, et à toute celle qu'on s'enverra. Je pense à la Grande Confrérie Universelle des Perdants. Au dégoût de l'espoir humain. Aux seuls véritables hommes. Je pense à ceux qui refusent de participer au Grand Cirque. Avoir l'inutilité totale pour ambition. Je veux être un perdant. C'est comme courir avec plein de gens, qui courent de toutes leurs forces, et savoir au fond de soi qu'on ne va nulle part, parce que y a pas de but, pas de règles, y a rien, on fait que courir, alors on s'arrête, et puis on regarde les autres qui se démènent comme si leurs vies en dépendaient, persuadés de suivre la bonne route. Mais nous, on sait. Alors on se marre et on profite du spectacle.

4.

Je pensais à Genet. La Vérité est une putain de 19 ans qui s'appelle Chloé. Je l'ai baisée cet après-midi. Et elle avait ses

règles. Ça m'a tellement dégouté que j'ai pas pu jouir. Encore un coup foireux.

La fin de ce jour. Quelques minutes de plus. Une simple illusion. La voix d'une amie. Une vieille chanson. Pour tout cela nous pleurons.

La tête complètement vide, je me sens léger. C'est assez inquiétant. Rien ne me touche vraiment. Comme si je n'étais pas là. Je suis absent à moi-même – encore un super slogan post-hippie... Sales cons de tox qui gueulent dans la rue, en bas de chez moi. Si j'avais une carabine et du temps à perdre...

(David Bowie est en vie.)

5.

Gueule de bois. Toute la nuit passée à boire et fumer. Couché avec le soleil. 7 h du mat'. *You're the colour, you're the movement and the spin*. Ma génération, ma "génération", oh je l'ai bien observée, ça ouais. *Could it stay with me the whole day long?* Perdue dans les bars, ma génération. Vendue au plus offrant. Vous croyez qu'on veut tous quelque chose, pas vrai ? La vérité c'est qu'on ne veut rien. Strictement rien. *Fail with consequence, lose with eloquence and smile*. Et les filles sont si jolies. Danser seul. Musique hypnotique. Trop d'alcool, trop de défonce, trop de tout. La vérité c'est qu'on ne veut rien. *I'm not in this movie, I'm not in this song*. Nous sommes le Début et la Fin. Un chant pour ma génération. *Never*. Rien. *Leave me paralyzed, love*. La vérité c'est qu'on ne veut rien. *Leave me hypnotized, love*. Rien. Et la voix de Markus Acher me traverse le crâne.

6.

Rien que les mots. Tête pleine de beuh. Incapable de réfléchir. Colère. Mais j'ignore pourquoi. Moments précieux aujourd'hui, avec des gens que j'aime. Doucement, cesser d'exister. Doucement. Milton. L'Ennui. Puis Blake. L'Ennui. Toute chose est double.

*And when this Time will come,  
There will be no more pain  
And everyone will be young again.*

7.

*En ce temps-là les hommes chercheront la mort, et ils ne la pourront  
trouver ; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux.*

Apocalypse, IX, 6

Si j'avais un flingue, je / un jour ou l'autre. Mais j'en ai pas, alors je suppose que je vais cracher mon âme jusqu'à ce que je sois vieux et fatigué de tout. Ceci dit, il est toujours possible de prendre son pied avec un .44 Magnum chargé sous la main.

L'homme est un parasite. Un cancer qui se ronge lui-même. Il y a quelque chose de merveilleux dans le fait d'être une créature de destruction. Une machine animale. Notre seule raison d'exister est de dévorer notre propre Corps jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Il est notre nourriture, et nous sommes sa perte. Vivre, c'est apprendre à tuer. Alors il ne me reste plus qu'à sourire, en attendant la mort. Comme tout le monde.

Les mots sont des instantanés de vies éclatées, autoportraits de moments-clés. Rien à branler de ce que tu penses. Rien à branler de ce que tu fais. Vraiment. Rien à branler.

*Johnny Johnny Johnny hooo hooo can you tell me what it's like to die Johnny Johnny hooo hooo can you tell me what it's like to die*  
demande Gordon Gano.

Je ne peux plus me cacher.

8.

Je ne tremble pas. Enfermé des jours entiers dans ce minuscule studio. Ne RIEN faire. Je suis inutile. Et j'adore ça. La perfection dans l'absence totale d'action. Terriblement envie de me bourrer la gueule. Boire encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Pas le moindre souvenir. L'amnésie pour seul Salut. L'absence au monde comme ultime forme d'art. Être l'Ennemi. Le grain de sable. Celui qui refuse. Parce qu'il y a une Guerre. Et je me bats, immobile. Je me bats, en refusant d'agir. Il y a une Guerre. Je connais vos règles, mais je ne veux pas jouer.

L'Ennui est l'Ennemi. Je suis l'Ennui. Je suis l'Ennemi.

9.

*Celui qui court plus vite que la Beauté, son œuvre semblera laide, mais il oblige la Beauté à le rejoindre, et alors son œuvre sera belle, définitivement.* Cette phrase de Cocteau me poursuit depuis quelques jours. Elle traverse mes pensées dans le métro londonien, peu après les attentats. Mais quelque part, c'est évident. Créer, c'est perturber l'ordre du monde. Provoquer une réaction. Changer le cours des choses, en s'immisçant au cœur de la Machine. Car il s'agit d'y introduire un élément neuf, parfois effrayant, parfois incompréhensible. Mais cet élément suscite la réflexion, oblige le système contaminé à

se regarder tel qu'il est. De là naît un changement. Bon ou mauvais. Cela n'a aucune importance. Seul l'acte compte, pas l'effet produit. Le meurtre est une forme d'art. Le terrorisme aussi.

*La Beauté tue. La Beauté est l'Assassin.* Merci à toi, Gregory Corso.

10.

Vidé. Épuisé. Complètement HS. Deux nuits à boire et fumer sans compter, à traîner dans des bars, des boîtes, des rues désertes et froides. Plein de gens autour de moi, et pourtant je suis toujours seul. Je ne suis pas vraiment là. Mes mains tremblaient, cet après-midi. C'est passé. Trop de tout. Saturé. Tout ce bruit dans mes oreilles. Et ça ne s'arrête jamais. Hypnotisé. Ouais. Impossible de décoller. Un autre verre ? Sûr... Faut jamais refuser ce qu'on vous offre. J'ai même pas l'impression de m'amuser.

Deux heures. Un mec déchiré aux plombs me prend la tête. Je sens qu'il va se manger ma main en pleine gueule. Mais j'attends que ça passe. Il finit par penser à autre chose, il est raide de toute façon. Il comprend plus rien. Encore un verre.

Cinq heures. J'ai froid. Dans la rue. Une cannette de bière à la main. Un joint peut-être. Encore parler. Un pote déchiré qui débarque. Une fille qui me mate. M'en fous, elle est pas terrible. Parler. Pourquoi est-ce qu'il faut toujours parler, alors qu'on n'a jamais rien à dire ?

Six heures. Mon immeuble. Ascenseur en panne. Quatre étages à se farcir. Super. Je suis bourré, j'm'en branle. Mon lit. Enfin. Sale goût de bière dans la bouche. J'ai les dents du

fond qui baignent... Les jours raccourcissent, il fait encore nuit. Tant mieux.

Génération morte. Marche en rangs serrés. Formatée par MTV. *J't'emmerde. J't'emmerde. J't'encule et j't'emmerde.* Mais putain j't'aime tellement.

Créer une littérature de l'Ennui, où l'inutilité est la perfection.

11.

Patti Smith hante ma télé, ce soir. Et c'est plutôt flippant.

Abandonner tout. Partir à New York. Louer une piaule aussi minuscule et misérable que possible. Une vieille machine à écrire, une paire d'haltères et un matelas pour seules possessions. Rien d'autre. Là-bas plutôt qu'ici. Attendre la mort, ou n'importe quoi d'autre. Là-bas plutôt qu'ici. Je suis si fatigué. Et putain j'adore ça. Je pourrais vivre dans cet état pendant des siècles. Je suis inutile, et j'en suis fier. Ça doit être une vocation. À New York, dans ma télé, une pute qui ressemble à PJ Harvey avec 20 ans de plus se balance du toit d'un immeuble. Elle a enlevé ses chaussures. Mais je mérite pas tout ça, c'est si foutrement clair. Je mérite rien, moi. Je profite. J'm'en fous. Je serai toujours /jamais bien partout / nulle part. J'm'en fous. Je n'existe pas vraiment. Tout ça n'a aucune importance. Anna Thomson à la télé. Rien n'est vrai, tout est permis. Et je sais bien qu'à New York c'est la même merde qu'ici. D'ailleurs je veux pas vraiment y aller, moi, à New York. J'm'en fous. Ça change rien. Toujours des mots. Du vent. Parce qu'il n'y a plus rien à faire. Parce qu'on est tous morts il y a plusieurs milliers d'années. En fait, l'Homme est mort le jour où il a décidé d'organiser sa vie en Société. Point.

Fin de l'Histoire. On vit sur un Cadavre. On est des asticots.

Rien n'est vrai. Tout est permis.

12.

Même si cette ville pourrit lentement. Définitivement. Rongée par la came, la racaille, les tox. C'est ma ville. Ici ou ailleurs.

Précisément. Les seuls véritables Hommes sont les clodos, les toxicos, les marginaux. Ceux qui choisissent délibérément d'ignorer les règles du Jeu. Ceux qui crachent sur tout ce Cirque. Je vois clair mais j'ai pas les couilles de tout lâcher. Pas encore. J'en ai pas la force. Mais je continuerai à me défendre. Je suis contaminé mais pas vaincu.

Réalité en pièces détachées rien à foutre j'ai jamais signé quoi que ce soit peut-être bien que j'ai pas le courage de passer le reste de ma vie à me bourrer la gueule et à me défoncer jour et nuit mais je me battrais quand même pas question de crever comme les autres chiens là-dehors la vérité c'est qu'y a plus rien sinon l'Ennui c'est ça la putain de Vérité et après ? qu'est-ce qu'on peut y faire ? tout ça n'a plus la moindre importance on a perdu cette guerre il y a longtemps déjà démerdez-vous à présent c'est chacun pour soi rien n'aura jamais plus de sens et c'est tant mieux à chacun sa réalité et Lea a peur de faire une crise cardiaque mais y a peu de chances que ça lui arrive à 24 ans alors tout continue comme avant même si on a l'impression d'avancer c'est comme une sorte de boucle alternative où les mêmes choses arrivent sans cesse mais sous une forme différente disons les mêmes données redistribuées au hasard et puis aller jeter un œil de l'autre côté histoire de voir notre reflet dans le miroir mais c'est toujours la même gueule en fait et puis ça recommence encore une nouvelle boucle comme

dans un rêve on peut même reconnaître des gens ou tomber amoureux ou rien une sorte de trip sous champis dans une cellule de 4 mètres sur 4 aux murs totalement nus alors on est obligé de tout réinventer en permanence sinon on devient fou complètement cinglé les derniers prophètes sont les punks toxicos qui vivent dans ma rue et moi j'me tracasse parce que j'ai mal au cœur je reste dans le public mais au moins j'ai une bonne place alors j'attends le Spectacle en tuant le temps.

La Télévision est la seule Réalité.

13.

Est-ce que quelqu'un peut me voir ? Une soirée passée derrière elle à mater son cul. Comme pisser sur un étranger. Y a toujours un risque quand on –

14.

La révolution est en marche. J'ai compris ça dans un bar la nuit dernière. Suffit d'une nuit pour retourner la ville. Discussion de graffeurs, dans une ruelle vers 6 heures du mat'. Tout le monde est mort. Littéralement. OK ? C'est clair ? Vous êtes TOUS morts. Et vous en avez rien à foutre. Forcément. Et après ? Le goût du rhum dans ma bouche et une pita dégueulasse à 7h30 putain le jour se lève je suis laminé il m'emmerde ce guignol qui me parle de Ray Charles j'm'en branle moi de Ray Charles je veux seulement dormir. C'est une lutte armée. Pour notre liberté. De l'autre côté du miroir. La Télévision est la seule Réalité. Rien n'est vrai, tout est permis. J'ai tellement retourné cette phrase dans ma tête pendant ces six dernières années qu'elle a fini par faire partie de moi. Je ne crois pas en votre Illusion. Je ne crois pas en

l'Homme. Je ne crois pas en votre Société. Je ne crois pas en vos Règles. Il y a une Guerre.

15.

## RÉFLEXION SUR LA LITTÉRATURE INUTILE

Y a de la littérature utile, et y a de la littérature inutile. Voilà. C'est tout.

16.

Journée passée à côté de mon corps. Quelque chose de différent. Je me souviens de ces soirées à Maastricht où on achetait des champis puis on reprenait la voiture et juste après la frontière on s'arrêtait pour bouffer nos portions on était à 20 minutes de la maison ça voulait dire qu'on avait pas droit à l'erreur si le moindre truc déconnait on se retrouvait en pleine montée coincés sur l'autoroute hé ouais piégés dans cette foutue bagnole c'était presque une course contre la drogue mais putain qu'est-ce qu'on se marrait et on arrivait pile quand ça commençait à décoller alors on fumait en regardant des séries de science-fiction à la télé cette nuit est à moi. Je me bats avec les armes de mes ennemis.

17.

## FEAR & LOATHING AT THE S&M CLUB (Tentative d'hommage à Hunter S. Thompson...)

Après toi. Samedi soir. La première chose que je vois c'est un écran de télé qui passe un porno gay hardcore et putain de

merde y a un mec qui a l'avant-bras enfoncé jusqu'au coude dans le cul d'un autre mec. Je mets quelques secondes à réaliser, et vite détourner le regard. Tout va bien. Tout le monde a l'air de trouver ça normal. La situation semble sous contrôle. Pour le moment. J'observe la faune environnante. Ils sont tous habillés en cuir, ici. Certains avec des combis qui laissent apparaître leurs fesses. D'autres ont des accessoires... Le proprio – en uniforme avec matraque, menottes et képi, la cinquantaine, gras du bide, grosse moustache et la pire gueule de pervers qu'il m'ait été donné de voir – nous conduit vers une sorte de grande cage. C'est notre scène. Ça fait bizarre d'être enfermé avec une cinquantaine de moustachus en cuir qui prennent leur pied en se foutant des avant-bras dans le cul. Je crois comprendre que le proprio est un fan du stretching génital. Peu importe. *We are, after all, professionals.* Et on va leur montrer un putain de spectacle. Quelques minutes plus tard, il ne touche plus le sol. Soulevé par la peau du dos. Il a l'air de bien se marrer. Les tarés aussi. On finit par le descendre et le décrocher. Il ne saigne presque pas quand on retire les crochets. Il se lève, allume une sèche et vide une chope. Derrière se trouve une grande salle très sombre. Une sorte de backroom. On décide d'aller y jeter un œil. Il fait tellement noir qu'on peut à peine distinguer quelques silhouettes qui remuent dans les coins. Des gens nous frôlent, mais impossible de les voir. Pas rassurant, tout ça. Mes yeux s'habituent à l'obscurité, et je distingue d'autres pièces plus petites. Une baignoire, des chaînes, une table de gynéco, et plein d'autres trucs non identifiés. On se tire vite fait. Il fait froid. Il pleut. Je n'ai qu'une envie, c'est de me bourrer la gueule jusqu'au matin.

Est-ce que le Christ crève encore pour moi ?

(Vas-y bébé ! arrose-moi d'essence et craque une allumette on verra bien ce qui se passe / et on reviendra plus nombreux parce qu'on est la putain de gangrène de cette société ouais mon pote nourrie de ta main même.)

18.

Tous des rats. C'était foutu dès le départ. HA HA HA. Quatre nuits à traîner dans les bars. Boire. Comme je m'ennuie. Et je pouvais encore sentir son parfum sur ma peau. Sa langue dans ma bouche. Chaude et ferme. Elle me suce. Puis elle monte sur moi. C'est elle qui me baise. Je jouis. Vite. Une heure passée à discuter. Elle me raconte des histoires tordues à propos d'un mec qui l'oblige à enfoncer la main dans son cul. Paraît qu'y a que comme ça qu'il arrive à jouir. Une fois il lui a chié dans la main et elle a gerbé sur le lit. Puis il se prend pour son esclave. Il fait le ménage chez elle et la promène sur son dos à travers toute la baraque. Comme je m'ennuie. Tous des rats. Des cadavres. J'en sais rien. Je m'en fous. HA HA HA. Comme je vous hais. Comme je m'ennuie. Parfois il y a de la musique et je me sens bien. Ça ne dure jamais longtemps. C'est une lutte inutile. Elle ne finira jamais. Mais elle existe pourtant. Nous sommes des êtres pathétiques, et les plus pathétiques d'entre nous sont ceux qui s'en aperçoivent. Comme je m'ennuie.

19.

## ESTHÉTIQUE DE L'ABSENCE

J'ai rêvé de la Vierge la nuit dernière. Et j'ai pleuré.

Je n'éprouve aucune pitié pour moi et mes semblables. Aucune compassion. Rien que le Vide entre nous. Et pourtant nous sommes tous coupables, mais c'est un fardeau que nous refusons de porter. Personne n'en est capable. Et c'est peut-être mieux comme ça.

Comme s'il n'y avait rien avant nous, ni après nous. Piégés dans un instant. Une vie immobile. La liberté est dans la Fuite.

Il y a une certaine beauté derrière tout cela. L'art de l'Ennui. Toute lutte est inutile, ce qui la rend plus forte encore. La liberté est dans la Violence. Trop d'alcool et d'herbe me rendent mélancolique, maintenant. Rien n'est plus comme avant. J'arrête pas de me plaindre. Je deviens con et fainéant. Et le pire c'est que j'm'en branle. La liberté est dans l'Absence. Et j'ai envie de me battre avec n'importe qui. Juste pour m'en prendre plein la gueule. J'm'emmerde. Les gens s'emmerdent. Les gens m'emmerdent. J'emmerde les gens. Tout le monde s'emmerde. Et puis quoi ? On a quand même la Playstation. Internet. Star Academy. L'alcool. La drogue. De quoi on se plaint ? Du pain et des jeux. L'Empire est mort. Vive l'Empire.

J'ai soufflé sur mes mains et le sable s'est envolé. Un orage en plein désert. La pluie. La nuit. La mort des Mouches. Rien de ce que nous pouvons faire n'a la moindre importance.

20.

Une putain de lutte armée. On est tous des Assassins. Des Haschischins. Et le Vieux de la Montagne présente le journal tous les soirs à la télé. Je pense à Burroughs et à sa théorie du complot. Je pense à Larache et à la tombe de Genet. Un vieux cimetière catholique. Je pense à L'Atlantique. Mon père. Je pense à toute cette beuh dans ma tête. J'ai encore plaqué mon boulot. Je pense au Jeu. Aux courses de chevaux, au poker. À Bukowski. Je pense à l'alcool. Et au pauvre type qui va se farcir mon manuscrit dans une quelconque maison d'édition – je compatis, mon pote. Chacun sa merde. Je pense aux filles – c'est fou ce que j'ai envie de baiser, en ce moment. Je pense que je me suis branlé y a dix minutes. Toujours de la merde sur MTV. Je tousse. Je ne pense à rien.

21.

Et Maïakovski ? Tout le monde s'en branle, de Maïakovski. Le Futurisme l'a suicidé. Dans Technikart, ils disent qu'il FAUT lire Raymond Carver. Alors je lis Carver. Et voilà.

22.

Soirée passée chez un pote. Sortis acheter de la beuh, puis retour chez lui. Mater la télé. Fumer. Quand je suis rentré, le brouillard s'était installé, avec une sale petite bruine. Il faisait plus froid aussi. J'ai commencé à paniquer un peu, sans raison. Des types louches. Toujours sur mes gardes, les poings serrés dans mes poches. L'ombre d'une crise de paranoïa. Enfermé chez moi, je me roule un pèt'. Confort rassurant. Je me réfugie dans l'habitude. Impression d'aller nulle part. Et ça ne m'effraie même pas.

Comment en sommes-nous arrivés là ? Comment avons-nous pu laisser faire ça ? L'Homme a vendu son âme. C'est MOI que je regarde à la Télévision. Et je me dégoûte. Certains jours, tout me semble si laid que j'ai envie de foutre le feu. À la terre entière. On a assez perdu de temps. Cette ville m'étouffe. Je la sens en moi. Elle bouge, hurle, crache de la terre. Du béton. Aller voir ailleurs, mais c'est toujours pareil. Nous sommes de grosses mouches bourdonnantes, tournant en rond à l'infini en attendant la mort. Toute résistance est inutile.

Je ne me rendrai pas.

23.

Une sorte de « méditation sur l'Horrible ». Regarder les gens, observer leurs gestes, leur façon de se comporter. Leurs visages et leurs corps. Et les imaginer morts. Cadavres putréfiés. Il n'y a plus de belles jeunes filles. Plus de beaux garçons. Rien que de la viande. Toute chose est éphémère. Ça m'amuse beaucoup.

(Je crois que je replonge dans le trip bouddhiste, ce soir – faut soigner ça rapidement.)

Y a toujours un moment où on paie pour toutes les conneries qu'on a pu faire. C'est inévitable. Vengeance divine. Ou Fatalité. Appelez ça comme vous voulez on s'en fout. C'est comme ça. Faut vivre avec. J'écris vraiment n'importe quoi. J'y crois pas une seconde. Peut-être que si. Je paie ma dette. Comme tout le monde. Mauvais karma ?

Non, ça va. Merci.

24.

De plus en plus vite. Ça commence même à me plaire. Elle couine un peu. Plus fort. Je sens que je vais jouir. Je donne tout ce qui me reste dans la bataille. Putain. Ça y est. J'ai craché mon romantisme.

Elle reste couchée à côté de moi. Elle sourit. Elle essaie toujours de fourrer sa langue dans ma bouche. Elle a pas l'air d'avoir envie de partir. Elle m'écœure. Je veux qu'elle dégage.

J'appelle pas ça « mentir ». J'appelle ça « arranger la vérité ».

Et tout ça c'est du flan. Je suis aussi bidon que les autres, un putain de sac à merde. Moi tout ce que je veux c'est faire le mariole sur la Scène pour que les filles me regardent. Mais on est tous des Menteurs.

J'ai envie de dormir. Parfois, Hugo me manque. Déjà deux ans qu'il est mort.

25.

Dans ma chambre, chez ma mère, j'avais collé deux petites photos au-dessus de mon lit. Je les avais découpées dans le dictionnaire. Pound et Maïakovski. J'avais oublié ça. Et puis dimanche soir, je les ai vues. Pound. Mussolini. Salo. Pasolini. Le Lac de Garde. Cet hôtel luxueux au bord du lac. Avec mon père. Et les chambres envahies par les moustiques et ces saloperies de mouchettes vertes. Ça me dégoûtait. J'en avais la chair de poule. Je devais avoir 10 ou 11 ans. Parfois, la nuit, mon père arrivait pas à dormir alors il partait prendre des photos. Ailleurs. Sur les routes. Il prenait la bagnole et se tirait plusieurs heures. Et je restais tout seul dans le noir. Et moi non plus j'arrivais pas à dormir. Mais je pouvais pas partir. J'avais peur. Alors j'attendais qu'il revienne.

26.

Durant les huit derniers jours, je n'ai passé qu'un quart d'heure hors de chez moi. Je dors environ dix heures par jour. Je me couche vers 4 heures. Je me lève vers 14 heures. Je déjeune. Je fume une sèche. Je fais une heure de musculation. Je prends une douche. Je mange quelques saloperies. Chips. Biscuits. Yoghourt. Puis je fume. Beaucoup. Il fait déjà presque nuit. Je vis entre le sommeil et l'herbe. Pas le courage de sortir.

Je suis pas à l'aise dehors. J'ai du mal avec les gens. Et leurs sales gueules. La Ville est une agression permanente. Aller acheter des clopes est un calvaire. Acheter à bouffer aussi. Ici au moins y a personne pour me faire chier. La Rue est hystérique. Ici au moins je suis en sécurité. Ennemi trop nombreux. J'me planque un moment. Vous tracassez pas, je finirai bien par ressortir. Et vous serez pas déçus... Putain on dirait De Niro dans *Taxi Driver*.

Je ne pense à rien.

J'ai besoin de m'isoler régulièrement. Éviter le contact quelques temps. Je vis en-dehors. Presque de l'autre côté. J'ai toujours eu du mal à supporter la compagnie. Je tiens pas très longtemps. Et puis quoi ? Ça n'a aucune importance. Le monde tourne sans moi. Et moi ? Est-ce que je tourne sans le monde ?

Je ne pense à rien.

L'inaction est un art. C'est un peu comme méditer. Il est très difficile de ne rien faire. Rien. Ça nécessite un état d'esprit particulier. Il faut une vie pour maîtriser cela. J'ai commencé très tôt. Dès l'enfance. C'est très apaisant. On s'arrête et on observe. Et quand on en a marre d'observer, on s'isole. Si je déteste les gens, c'est parce qu'ils m'entraînent avec eux. Leur mouvement est contagieux. Leur activité bourdonnante brise ma bulle d'inaction. L'Autre est un être destructeur. Il est fondamentalement sale. Il corrompt tout ce qu'il touche, le gâte. L'Autre est le germe de Mort. Il est partout. Il est tout. Et je suis Autre moi aussi.

Je ne pense à rien.

27.

Non tout ça pour dire que je peux comprendre ces gosses qui se lèvent un matin, prennent un flingue et butent tout le monde à l'école.

L'Ennui.

Il y a un peu de Patrick Bateman en chacun de nous.

28.

L'AUTRE TÊTE  
*LA OTRA CABEZA*

(Plan-séquence)

Plan serré sur une main de femme tenant une cigarette allumée – Travelling arrière à travers tout l'appartement, jusqu'à la salle de bains – En fond sonore, on entend *Lap Dance* de NERD – De l'eau déborde de la cuvette des toilettes, la caméra avance doucement vers elle – Plan à 90 degrés sur l'intérieur de la cuvette – Elle est bouchée par un cadavre de chat, sans doute un animal de petite taille – la caméra remonte lentement le long du mur couvert de carrelage blanc, sur lequel on peut lire, écrit au rouge-à-lèvres (écarlate) *Cheap booze & tattoos / That's all we need.*

L'AUTRE RÊVE.  
*EL OTRO SUEÑO.*

La télé est tombée – violemment – mais elle semble fonctionner encore il fait sombre dans la chambre je fume une cigarette et j'ai très envie de pisser – je ne peux pas utiliser les chiottes – un mot glissé sous la porte – *Le petit chat est mort.*

29.

86 secondes. Rester assis. Pas bouger. Pas respirer peut-être. Paraît-il. Aujourd'hui j'ai pas mis le nez dehors.

Il n'y a rien à en dire. Vraiment.

J'ai rêvé d'elle, cette nuit. Puis, pour citer Milton,  
*I wok'd,*  
*She fled,*  
*And day*  
*Brought back*  
*My night.*

Ouais et à part ça rien ne se passe. Mais moi au moins je ne suis pas aveugle.

Lire en arrière.

Je devrais avoir des hobbies. Préparer un meurtre. Ou fonder une religion. Quelque chose de constructif. Manque de pot, on a créé la beuh et la Playstation. Alors voilà, je suis coincé. Enfin ça m'évite au moins de me poser trop de questions. D'une manière ou d'une autre, quand on le désire vraiment, il est toujours possible de se cacher.

Merci Jimbo.

30.

Quand la mutilation devient langage.  
C'est un travail sur le corps. La seule chose que je possède réellement, sur laquelle je puisse agir, c'est mon corps. En le modelant, le transformant. Il existe une littérature corporelle.

Et je ne parle pas ici d'attitudes ou de mouvements gestuels caractéristiques possédant une signification quelconque. La véritable littérature du corps est la forme d'expression la plus pure. La plus simple. Elle est fondamentale. Le Corps devient le Medium, support de nos idées, de nos engagements, de notre foi, ou de notre folie. Il faut apprendre à le lire. Chaque corps porte en lui un message.

Quand la mutilation devient art.

Fakir Musaphar et les Modern Primitives, Lukas Zspira et les activistes de BodyArt, et tant d'autres individus et groupes d'individus avant et après eux, pratiquant la modification corporelle, à quelque niveau que ce soit. Il y a tant de voies, tant de chemins. Qu'elle appartienne à une séquence rituelle, qu'elle soit acte de foi, philosophie de vie ou pure recherche esthétique, la modification corporelle doit rester porteuse de sens. Ne perdons pas ce qu'il nous reste de plus précieux. Des peuples premiers à nos jours. Nous avons oublié le corps. Il est temps de se le réapproprier. De retrouver son Sens. Le corps est notre dernier instrument de Réalité.

31.

Elle veut juste savoir si je vais bien. Elle me demande si j'ai pensé à elle pendant ces deux derniers mois. Je lui dis oui, un peu. Je lui dis que je mens très bien. Et je suis raide défoncé. J'ai passé l'après-midi à fumer avec un pote. On a regardé un vieux film sur une chaîne paumée. Un vague souvenir. Mais c'était moins bien que je pensais. Et elle qui me parle de son boulot. J'm'en fous moi, de son boulot. J'ai la bouche pâteuse. J'ai soif. Je bois un coca. Et j'aime pas le coca. Elle trouve que c'est pas parce qu'on n'a rien en commun qu'on doit pas continuer à se voir. Oui mais on n'a quand même rien en commun. Je suis pressé en plus. Je dois filer à 9 heures.

Faut que j'aïlle chercher de la beuh. Et cette saloperie de téléphone qui tombe en rade. Obligé de démonter la batterie pour le débloquer. Six fois en une heure bordel. Au moins elle me reconduit chez moi en bagnole. Elle m'appellera, qu'elle dit. La semaine prochaine. Ouais ouais on verra. Y a rien qui presse. Bon. Aller chercher ma beuh. Bouffer. J'ai la dalle. Appeler mon père. Foutu téléphone.

32.

J'aimerais que quelqu'un (d'autre) vive dans ma tête. Quelqu'un avec qui je puisse partager un moment unique. Un échange si total qu'il en devient effrayant. Mais je sais bien que c'est inutile. Je sais qu'il n'y a que moi.

(Je te cacherai dans ma tête.)

33.

Je veux du sang, de la violence, des balles, des morts. De la réalité simulée. Voilà ce que je veux, simuler la réalité. Ouais. C'est ça. C'est exactement ça. Simuler la réalité.

(Oh ! Babylone, ton dieu t'a abandonnée. Pauvre de toi. Regarde-moi ce bordel. Ça ne peut pas être vrai. Et si ce n'était qu'un rêve ?)

Je vis avec les rats de Dieu. Et dans ma tête il n'y a personne. Oooh oui je sais on pourrait dire que – mais non. Aucune idée de l'endroit où je me trouve. Mais j'm'en fous. Ça pourrait être n'importe où. Non. Pas n'importe où. Autrefois, au Japon, les aveugles étaient les gardiens de la mémoire collective. C'est dans le voyage qu'il faut chercher le plaisir, plus que dans son

but. Et je sais pas où je pourrais aller. Toujours Nulle Part. L'Ailleurs est un piège à con. Ici et Maintenant. Quoi ? Il ne se passe rien.

Rien n'est jamais arrivé. Il n'y a pas de bombes atomiques, de meurtres familiaux, d'accidents d'avion, d'assassinats politiques, de MST, pas de guerres bactériologiques, de flics, de US Government, pas de balles pour Kennedy, pas de Kennedy du tout, et pas de cadavres extra-terrestres à Roswell, pas de putes à poil sur internet, pas de CIA, de staliniens convaincus, et Trotski n'est pas mort à Mexico mais il n'y a pas de Mexico, de Trotski, de Thomas De Quincey, et pas un gramme de dope sur toute cette foutue planète, pas de slasher movies, de Tarantino et de films porno, pas de jolies filles, ni ascètes ni martyrs, pas de Paradis, de glace vanille, pas de nations, de religions, de morts au combat, pas de prophètes, pas de haine, pas d'espoir, pas de pierres tombales, de messies, et pas d'animaux de compagnie. Rien. Il n'y a rien. Tout va bien. Personne n'est blessé.

Hurlons & Dansons pour les Morts & les Vivants.

34.

Tout est Vanité. J'étais assis en face d'elle, à me demander pourquoi. J'ai pas vraiment écouté ce qu'elle a dit mais je sais que ça n'avait aucune importance. Je regardais la ville, derrière la fenêtre, et elle me paraissait tellement hostile. Cette ville est mauvaise. Comme une présence malsaine qui cherche à m'étouffer. À m'endormir. Sous la menace du Grand Sommeil. Le Salut est dans la Fuite. Toujours. Fuir encore. Se cacher. Au bout de la route il n'y a rien, et c'est très bien comme ça. Même ma colère est vaine. Inutile. Je la sens en moi. Elle s'est réfugiée derrière mon foie, et parfois quand elle s'embrase,

je la sens migrer vers mon cœur. Il n'y a pas de douleur. Et cette fille qui remue les lèvres en face de moi je ne l'aime pas elle me dégoûte presque je n'ai pas envie d'être là ce soir ou n'importe quel soir c'est comme si j'entendais la voix de Burroughs sur ces vieilles bandes je travaille sur une histoire où un type empoisonne les bouteilles d'eau dans les supermarchés ça fait des tas de morts une vague de panique totale j'aime bien cette idée Burroughs en fond sonore la véritable Beauté est si rare l'ai-je jamais rencontrée ? Je sais ce que je ne veux pas. Je suis un Lâche, un menteur, un voleur, un traître, et un imposteur. Tout comme vous. Tout est Grâce.

35.

Un jour je me ferai tatouer la Vierge sur le bras droit. Tom Waits à la radio. Et je pense encore à la tombe de Genet. Il faut partir. La Mort rôde, par ici.

La Grande Fatigue. Les jours se ressemblent. J'ai l'impression qu'il fait toujours nuit. Est-ce que quelqu'un a cherché Dieu ? On a volé mon idée de meurtre à grande échelle. L'histoire de l'empoisonneur de boissons dans les supermarchés. Hier soir à la télé ils disaient que quelque part en Italie un malade empoisonne les bouteilles d'eau avec du savon, de l'ammoniac et du liquide vaisselle. Il utilise une seringue. Psychose et paranoïa. C'est exactement ça. Ça m'a fait un choc de voir mon idée à la télé. Je me sens frustré. Je me sens pas seul. Et ça m'inquiète. Parce que si là dehors y a des types qui pensent aux mêmes trucs que moi ET qui ont les couilles d'aller au bout, croyez-moi, on est bien dans la merde. Je pense à De Quincey. *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*. Ouaiiii. On touche au Sublime, là. Y a plus rien après ça. Être capable de transcender, de canaliser cette colère, cette haine que nous portons tous. On entre dans le domaine du Sacré.

La main de Dieu. C'est dépasser l'Ennui. Mais au-delà de l'Ennui, il n'y a rien, plus de règles, plus de Jeu. L'Absence. Cette partie de dés où l'on se perd soi-même, en plus de son royaume. Le Meurtre est un acte créateur. Détruire un élément de l'Ensemble, c'est en modifier l'espace. Le Meurtre est un acte radicalement artistique en ce sens qu'il altère l'Ordre universel. Il brise l'Harmonie. Il laisse une trace. Comme une entaille. Une blessure dans le Dharma. Le Meurtrier est un élément perturbateur. Tout comme l'Artiste, il a un rôle à jouer dans ce Grand Bordel. De son œuvre pieuse et chaotique naît un changement. Comme passer d'un Âge à un autre.

36.

*When I was just a baby, my mama told me "Son, always be a good boy ; don't ever play with guns".* Passer d'un état à un autre. Une bonne murge entre potes la nuit dernière. Montés à Maastricht pour fumer et ramener un peu dans la voiture Johnny Cash chante *But I shot a man in Reno, just to watch him die* LE MEURTRE EST UN ACTE SACRÉ le Meurtre est un acte fondateur mais tout ça c'est des conneries quand on croise une jolie fille tout est différent on passe d'un état à un autre. Alors j'ai bu en compagnie de mes amis et tout s'est bien passé Toute Chose Change – y a pas de révélation, de Satori à Paris, *Ah ! Sunflower* pas de Blake pour Ginsberg ICI IL N'Y A RIEN ici il n'y a que nous. Et ça doit se régler entre nous. *When I hear that whistle blowin' I hang my head and cry.*

37.

Bon voilà ce qu'on va faire. Vous allez juste tourner la tête quelques secondes, et moi j'me casse. Personne voit rien. Personne entend rien. Personne dit rien. On en parle plus.

Rock'n'roll.

J'étais ici, puis là, puis ici à nouveau, et croyez-moi j'ai rien vu du tout. J'ai trouvé que dalle. Nada. Personne me croit, je le sais bien. Filez-moi mon lithium siouplaît. J'ai pas envie de parler avec vous. Je me souviens quand les ricains ont chopé Saddam. Le prix des clopes a encore augmenté. Pendant combien de temps on peut picoler avant de choper une cirrhose ? Il n'y a jamais eu de Mouvement. Avec nos sales gueules pleines de merde putain qu'est-ce qu'on fouette !  
Rock'n'roll.

Nietzsche est mort.

Dieu.

## II. SEASONS IN THE SUN

*O, might I see hell and return again safe, how happy were I then !*  
(Christopher Marlowe, *Doctor Faustus*)

1.

Charles Starkweather, 19 ans, bute 11 personnes dans une virée meurtrière en compagnie de sa petite amie, âgée de 14 ans. Les parents de celle-ci figurent d'ailleurs parmi les victimes. Ça se passe dans le Wyoming, je crois. Dans les années 50. Le début d'une nouvelle ère.

2.

Kill the Pigs / Mort aux Porcs, vous disiez – mais où sont nos « Killer Bees », où sont nos Florence Rey (à présent) ? Tout système engendre le chaos. Toute Société est mère de sa propre Fin. Les éléments de trouble sont l'inévitable produit du système auquel ils appartiennent. Je pensais à ça et à d'autres choses encore, étendu dans mon lit la nuit dernière. J'arrivais pas à dormir, je me suis mis à bander alors j'ai allumé la lumière et je me suis branlé. Puis j'ai fumé une cigarette. Nick Cave chantait *Interpret signs and catalogue / A blackened tooth, a scarlet fog. / The walls are bad. Black. Bottom kind. / They are the sick breath at my hind. They are the sick breath at my hind. They are the sick breath at my hind. / They are the sick breath gathering at my hind.* Je me laisse prendre au piège. Je joue un jeu dangereux. Mais il n'y a rien d'autre à faire. Sinon attendre. *And the Mercy Seat is waiting / And I think my head is burning / And in a way I'm yearning to be done / With all this measuring of Truth. / An eye for an eye and a tooth for a tooth / And anyway I told the Truth / And I'm not afraid to die.* Colère. Ennui. Absence. Relax. Tout ça n'est pas sérieux.

3.

Une vidéo de Devendra Banhart sur MTV je ne sais pas quoi faire y a-t-il seulement quelque chose à faire ? couper le son de la télé je peux faire un effort je peux respirer profondément je peux écrire mon nom je peux pardonner à ceux qui m'ont offensé.

4.

Suspecté de plusieurs dizaines de meurtres à caractère sexuel s'étalant sur une période de 40 ans, et ayant eu lieu dans de nombreux états et provinces de l'ouest des USA, Harvy L. Carignan rencontrait certaines de ses victimes en plaçant des annonces dans les journaux. Une carte trouvée dans sa maison montrait au moins 180 zones encerclées, où plusieurs corps furent découverts. Carignan est surnommé « The Want Ad Killer », le Tueur aux Annonces.

5.

Moi tout ce que je voulais c'était passer un peu de temps avec toi. Juste nous deux. Ce sont ces moments-là que je recherche. Mais où es-tu quand j'ai besoin de toi ? Et ce connard de Bono qui se justifie sans cesse à la télé j'ai fait ça je suis allé là tout ça c'est grâce à moi j't'emmerde crétin va te faire foutre putain t'as rien compris mais tu t'imagines quoi ? que tu vas sauver le monde ?! Cette bataille est perdue d'avance. Connais ton Ennemi, mon pote. Connais ton Ennemi. Pour peu à peu avancer sur le chemin du renoncement. Mais la quête est longue, et pénible. Tu m'as entraîné à mordre, comme on dresse un chien. Maintenant il est trop tard. Mais tu aurais pu faire quelque chose. On aurait tous pu faire

quelque chose. Maintenant il est trop tard. Pour ces quelques élus qui ont atteint le bout de la Route – ascètes anonymes, saints souterrains – et en sont revenus vivants. Ils ont brisé le Mensonge. Au bout de la Route, il n’y a rien.

6.

Gary G. Grant avoua quatre meurtres à caractère sexuel. Deux garçons de six ans, et deux adolescentes. Les victimes étaient poignardées ou étranglées, parfois les deux, puis jetées dans les bois à proximité du parc de caravanes où Grant vivait avec ses parents.

7.

J’avais rien demandé moi. Je rêve de Californie, enfermé ici, défoncé ou endormi. J’ai remarqué que la qualité de mes rêves est nettement en baisse, ces derniers temps. Je veux voir mon délégué syndical. Je me transforme lentement en poisson rouge qui passe ses journées à faire le tour d’un bocal dégueulasse. Et on a encore oublié de changer l’eau. Cette ville m’a avalé, et à présent elle essaie de me digérer. Mais je ne me laisserai pas faire. J’ai d’autres projets. Et vous ne m’attraperez jamais. N’empêche qu’il faut que je trace là, parce que j’ai la Meute au cul.

(Et puis j’ai mal à la tête à cause de ces foutues odeurs de décapant dans le couloir ça pénètre chez moi c’est insupportable demain je sors quand ce fils de pute d’ouvrier se pointe et je l’oblige à boire ses saloperies de produits qui puent jusqu’à ce qu’il vire au vert et dégueule ses tripes dans d’atroces souffrances en me suppliant de l’aider alors je le regarderai droit dans les yeux en lui expliquant calmement

que ce qui lui arrive n'est que le prix à payer pour avoir envahi mon espace vital sans rancune vieux. Puis je l'achève. Et je retourne dormir.)

8.

Considéré comme « psychopathe sexuel » après avoir attaqué deux femmes à Seattle, James Edward Ruzicka s'évada du Western State Hospital, puis viola et étrangla deux adolescents dans la région de l'ouest de Seattle. Il pendit le corps d'une des victimes à un arbre, et cacha l'autre dans un champ. On l'arrêta en Oregon après le viol d'une gamine de 13 ans.

9.

Je deviens une imitation de moi-même. Une parodie grotesque. Piégé dans mon propre rôle. Il est temps de me façonner un nouvel avatar. Je pense à l'*Opus Pistorum* d'Henry Miller, et au *Rocky Horror Picture Show*. J'ai l'impression de vivre sans cesse la même journée, et c'est entièrement ma faute.

Au point où on en est, j'ai un concept d'émission de télé-réalité. C'est une déclinaison de *Loft Story*, pour le thème principal. Réunissez dix criminels condamnés à mort – ça doit se passer aux USA sinon c'est moins drôle – dans un loft rempli de caméras. Enfermez-les pendant neuf semaines. À la fin de chaque semaine, un candidat est éliminé par les votes du public. Ce qui signifie qu'il retourne dans le Couloir de la Mort, pour attendre son exécution – d'où l'intérêt d'organiser ce jeu dans un pays où la peine de mort est en application. Lorsqu'il ne reste plus que deux candidats – les finalistes –, on pourrait envisager un combat à mort – pourquoi pas ? – dont le vainqueur serait récompensé par la liberté. Ou par

une sorte de réduction de peine – on pourrait lui laisser la vie sauve en le condamnant à la réclusion à perpétuité. Ce serait une version soft du jeu, mais je préfère l'idée de laisser un dangereux criminel retrouver la liberté. Les candidats se battent pour leurs vies. Pour être populaires et recueillir les votes du public, ils doivent s'affirmer, trouver leur « style », incarner un personnage défini. Entrer dans leur rôle. Des liens se créent inévitablement entre ces types qui jouent leur dernière carte, brûlent leur dernière chance d'échapper à une mort programmée. On toucherait au sublime si les deux candidats finalistes avaient développé de profonds liens d'amitié. Obligés de se battre à mort pour sauver leur peau. Une seule place, un seul vainqueur. Imaginez ça. Pour vivre, faut buter ton pote. Tue-le, ou c'est toi qui cannes. Putain les mecs c'est de la balle ! Le drame qui se joue dans leurs têtes à ce moment-là ! Lui ou moi. Aucune autre solution. Une profonde inspiration. Puis le grand rush d'adrénaline. Et s'ils refusent de se battre, on les exécute tous les deux. Point final.

Qui a parlé d'écriture sous influence ? Y a le gros Frank Black qui chante *chained to the pillars / a 3-day party / I break the walls / and kill us all / with holy fingers*. J'avais coupé le son de la télé. Ça aide parfois.

10.

Psychopathe sexuel condamné à un séjour en hôpital psychiatrique après des faits de violence sur un enfant en 1967, William Batten poignarda à mort deux jeunes auto-stoppeurs près de Moclips en 1975.

11.

Des rats. C'est ça, ouais. Des rats. Je pense à Knut Hamsun, à *Faim*. Je pense à Paul Auster dans un train vers Paris. Peut-être des mouches. C'est ça, ouais. Des mouches. Ça grouille dans tous les sens, bourdonnant avec ardeur autour d'une immense Merde nauséabonde. Le Monde est une Ville, et cette Ville a le ventre mou. Je suis cette Boîte à Rythmes Morts et oh ! le tempo de Kerouac a franchi l'océan je pense à Wilhelm Reich quand j'avais 16 ans je voulais construire un accumulateur d'orgones un caisson orgonique en tôle dans le jardin de ma mère j'ai même tenté de convaincre un pote mais il a rien voulu savoir alors j'ai abandonné l'idée c'était l'été et j'avais chaud dans le jardin de ma mère j'ai même pas envie de dépenser mon argent il n'y a rien qui vaille la peine d'être vendu ou acheté perdu dans le Grand Flow Joycien le Beat s'est échappé savez-vous que la Mort est un Nombre qui se finit par Sept ? allons-nous-en baissions les bras tout est perdu sans importance j'ai très envie de passer une vie ou deux à traduire le MahâBhârata dans son intégralité mais je serai sans doute occupé à autre chose comme toujours il se mit à pleuvoir à l'instant où je sortais de chez moi mais on est vraiment tous des gens formidables. Ouais. Des mecs biens.

12.

(Putain mais tu sais qui je suis, connard ? Tu sais qui je suis ?!) avec une gueule à la De Niro dans *Taxi Driver*, et David Thomson parle de Redford dans *Butch Cassidy and the Sundance Kid* c'était tout à fait différent. J'attends qu'on m'appelle, et je structure tout ce que je peux. Tic. Tac. Je n'ai pas oublié. Mais certaines choses vont changer. Il est temps. Et pour moi plusieurs dizaines de kilos d'acier. Un coffre-fort. Le silence. Chacun porte son fardeau. Ils disent que nous avons perdu

notre innocence – encore le Grand Thème Infernal. La Perte de l'Innocence mon cul ! Nous n'avons rien perdu, parce que nous n'avons rien à perdre.

*And then the lights came on in the middle of the night What I should do with my life how I should spend my time I'll be a stock broker and get me a wife have the diamonds cut have the diamonds.*

13.

Si j'avais vécu sous l'Inquisition, j'aurais adoré m'initier aux arts de la torture. Ou j'en aurais été la victime, condamné au barbecue avec Giordano Bruno.

14.

Robert Lee Yates Jr. fut reconnu coupable du meurtre de 15 prostituées. En général, il les ramassait, les tuait avec une arme à feu, puis forniquait avec leurs cadavres. Ça l'amusait beaucoup. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il était dans le Couloir de la Mort, quelque part dans l'état de Washington.

15.

Je me souviens de ça. Avril 1994. La mort de Kurt Cobain. J'étais quelque part en Californie. Ou en Arizona. Avec ma mère. Dans un motel. Je regardais MTV dans notre chambre pendant que ma mère prenait une douche on voyait plein d'images de Cobain de Courtney Love et du bébé ça passait en boucle et un type – ça devait être Kurt Loder – répétait toutes les deux minutes qu'on avait retrouvé le cadavre de Cobain

dans sa maison à Seattle le type disait aussi qu'il s'agissait d'un suicide s'était fait sauter la cervelle avec un fusil comme un homme n'avait plus de visage et le voyage continuait. Dans mes oreilles, James Hetfield chantait *What I've felt / What I've known / Never shined through in what I've shown / Never be / Never see / Won't see what might have been*. En plein désert j'avais 14 ans et je me souviens de tout. *What I've felt / What I've known / Never shined through in what I've shown / Never free / Never me / So I dub Thee Unforgiven*. Presque tout.

16.

On a pas vu grand-chose pendant ces dix dernières années. Finalement, quand on y réfléchit un peu. Je me dis ça en repensant à ces deux semaines en Toscane passées à lire Sterne dans une chambre d'hôtel. La dernière vidéo des Distillers sur MTV. Je mate Brody Dalle. Et je pense déjà à autre chose.

17.

*Pourquoi Bodhi-Dharma est-il parti vers l'Orient ?*

Je me demande où ça va nous mener. Un jour de plus. À première vue, tout semblait calme et parfaitement normal. Il a neigé cet après-midi. Pendant plusieurs heures. Sous la douche, j'entends Terry Jacks chanter *Good Bye Papa it's hard to die / when all the birds are singing in the sky / now that the Spring is in the air / little children everywhere / when you'll see them I'll be there / we had Joy we had Fun / we had Seasons in the Sun / but the Wine and the Song / like the Seasons they've all gone* et cette chanson m'a toujours semblé si triste. Renoncement. Dans le miroir, je regarde la Souffrance en face. C'est la seconde Noble Vérité. Bénarès est un état d'esprit *entre ciel et terre je n'existe pas entre Moi et l'Univers il n'y a pas de différence la*

Télévision est un oracle permanent et Rimbaud n'est qu'un visage imprimé sur le t-shirt de Patti Smith. Un type en peignoir dans le couloir cherche son chat. *Some strange music drives me in makes me come on like some heroine*. Pourquoi est-il si difficile de renoncer aux plaisirs éphémères, aux possessions matérielles ? Impermanence. Sacher-Masoch. Je bande encore pour Wanda. *La Vénus aux Fourrures*. Un jeu de massacre. *Les singes puent en mourant*, écrit Bataille. Et on leur crevait les yeux sans dire un mot. Dans ma tête résonnent des milliers de voix, et Townes Van Zandt chante *Take me down Little Suzy take me down / I know you think you're the Queen of the Underground / Send me Dead Flowers every morning / Send me Dead Flowers by the mail / Send me Dead Flowers to my wedding / And I won't forget to put roses on your grave*.

18.

« The Hillside Strangler », Kenneth Bianchi, étrangla au moins sept femmes et abandonna leurs corps dans les collines de Los Angeles. Il tua également deux étudiants de la Western Washington University à Bellingham en 1979. Il « travaillait » avec un « cousin » adoptif reconnu coupable de neuf meurtres similaires à Los Angeles.

19.

Bodhi-Dharma était un artiste de la Fin. Le Maître a disparu en laissant peu d'objets. À l'endroit où il se tenait, il n'y avait qu'un arbre. Un figuier. Le Chemin du Vide.

20.

Reconnu coupable de viol et de meurtre sur deux adolescents à Spokane en 1983, Martin Lee Sanders tua également deux jeunes auto-stoppeuses dans le comté de Grant en 1980.

21.

*Magister Georgius sabellicus faustus junior, fons necromanticum, astrologus, magus secundus...*

Dans les rues. Des milliers de mots. *Midnight Mass* de Paul Bowles dans ma poche. Encore une nuit hallucinée. Comme piégé dans *Eraserhead*. Un goût de Lynch dans ma bouche. Une Dame dans le Radiateur. *In Heaven / Everything is Fine*. LA TÉLÉVISION EST LE DERNIER ORACLE. *Orgueilleux Lucifer, ce trône m'appartient!* (Bruno, l'anti-pape). *Le Christ était un bâtard né d'une mère malhonnête*, disait Marlowe. L'École de la Nuit. Automne 2002. John Allen Muhammad et Lee Boyd Malvo tuent 13 personnes dans l'état de Washington. Ils utilisent une arme à longue portée et tirent sur leurs victimes à distance. L'art du sniping. Muhammad a été condamné à la peine de mort. Malvo, âgé de 17 ans à l'époque des faits, a été condamné à une peine de réclusion à perpétuité. Sept pièces en sept ans. Disciple du diable de Florence. Oh ! Thomas Kyd, qu'as-tu fait ? Assassiné le 30 mai 1593 dans une taverne à Deptford. Poley. Skeres. Frizer. Et le souffle mort de Milton sur ma nuque. Notre Paradis Perdu en portions individuelles. Christopher Marlowe avait 29 ans. Paul Williams dans *Phantom of the Paradise*, de Brian De Palma. Un autre masque. M est là. Partout. Personne ne prononce son nom. Faut avoir une sacrée trouille. Pas de photos. Pas d'images. Pas de traces. Mais les *overreachers* finissent toujours par payer le prix de leur insolence. C'est le Dharma. J'entends la voix de Kim Gordon.